

RESTAURATION GENEVOISE

(1813 - 2013)

Pour ce « bicentenaire », chers (ères) collègues, quelques informations à titre de rappel s'imposent.

Donc, depuis 1798, Genève est donc française. L'ancienne république indépendante est promue chef-lieu du département du Léman, super territoire qui englobe : l'Ain, le Chablais, le Faucigny, le Pays de Gex et s'arrête aux portes du Valais.

Pendant quinze ans, les Genevois vont donc vivre à l'heure de Paris, subir les succès et les revers de l'empereur Napoléon Bonaparte, qui au départ trouvait, séduisante l'idée d'annexer la patrie de Jean-Jacques Rousseau mais beaucoup moins à l'arrivée !

La « greffe » française n'a jamais vraiment pris. Trop éloigné de la capitale et de cet esprit parisien volontiers cocardier, le citoyen de la Cité de Calvin va vivre une annexion déprimante et déprimée, qui va lui coûter très cher et peu lui rapporter.



Pourquoi, en 1798, Genève devient-elle française ?

A cause de la vieille politique des Bourbons, que Napoléon pousse un cran plus loin. La France a toujours veillé à exercer une sphère d'influence à Genève. Louis XIV, en 1679, y installe un ambassadeur. Pas pour y établir un évêque, comme les Genevois vont le croire, mais pour surveiller, au moment de la guerre de la *ligue d'Augsbourg*, ce qui se trame dans la cité. Genève est alors considérée comme une plaque tournante où se rencontrent les belligérants et les espions de tous bords.

Pendant tout le XVIII^e siècle, la France va aussi tenir un rôle de médiatrice en cas de coup dur aux côtés des alliés bernois et zurichoïses, notamment en 1738, lorsque Genève est agitée par de graves troubles.

La république s'est donc toujours trouvée dans une situation *triangulaire* – entre la France, la Suisse et la Savoie – qui lui garantit son indépendance, du moins en ces temps-là ! Avec la Révolution de 1789, l'idée germe : que cette ville qui est francophone, qui entretient des liens forts avec la France a, finalement, toutes les raisons de devenir

L'annexion se fera sans violence. Les Genevois acceptent, donc, cet état de fait.

Le peuple, lui, pas vraiment ! De toute façon, il n'a pas le choix. Il faut savoir, chers (ères) collègues, que la France peut compter sur des sympathies au sein d'un gouvernement genevois constitué de personnalités « *robespieristes* » issues de la Révolution, des « *progressistes* » et des « *hommes de gauche* », qui se disent : « Dans le fond, pourquoi pas ? » Comme souvent, on utilise la propagande pour mieux faire passer *l'invasion* ! Le *Moniteur*, le journal officiel de France, écrit dans un grand délire qu'en rattachant Genève à la France, l'Empire répond enfin à l'attente des patriotes genevois !

Qui gouverne à Genève ?

Comme en France, Genève est alors régie par un préfet et une mairie. Trois préfets se sont succédé à ce poste. Ils se sont plutôt bien conduits avec *l'intelligentsia* locale. Napoléon a été assez malin, pour que le premier préfet nommé soit de confession protestante ! On ne mesure pas à quel point la question religieuse a été un problème à Genève.

Dis donc, Renzo, à cette époque, Genève c'était quoi ? Hum ?

- J'y viens, mon cher Ego, j'y viens ! un peu de patience !

-

Imaginez Genève, ville protestante de 26 000 personnes, intégrée à ce *département du Léman* dont les 180.000 habitants sont catholiques. Il faut en cela rappeler qu'avant *l'invasion*, le local de la rue Beauregard qui servait à la messe était régulièrement *caillassé* par des jets de pierres !

Qu'est-ce que Napoléon trouve à Genève ?

Au début, il aime l'idée de s'attacher la patrie de Jean-Jacques Rousseau. Et puis, au fur et à mesure, il déchant. Il trouve quand même que ces Genevois ne font pas d'efforts pour s'assimiler. De plus, il a sa bête noire qui vit à Coppet (VD), Germaine de Staël, qui le poursuivait de ses ardeurs lorsqu'elle vivait à Paris et que Napoléon appelle « le vieux corbeau » ! Elle représentait l'opposition libérale à cet Empire qui devient de plus en plus autoritaire à partir de 1811.

Comment les Genevois considèrent-ils l'empereur ?

La situation générale ne plaide pas en sa faveur ! La *conscription* va achever de ternir son image. Les campagnes militaires de Bonaparte réclament des soldats. Jusqu'à présent, il se servait dans le « stock » de l'Empire de France mais il arrive un moment où les hommes viennent à manquer. Les familles genevoises se voient donc dans l'obligation d'envoyer leurs fils à la guerre. Ce qui ne contribue guère à rendre l'occupant sympathique. Le mécontentement gagne. Devenir français nous coûte cher et ne nous rapporte pas grand-chose !

La nouvelle vie française, ça passe ou ça ne passe pas ?

Cela passe très mal. En plus du service militaire imposé, la situation économique s'aggrave d'un coup. Les conquêtes de l'empereur lui ont amené beaucoup d'ennemis qui imposent un blocus

continental des produits venus de France et donc également de Genève. Les industries qui prospéraient à l'exportation ne peuvent plus commercer avec l'Angleterre. L'horlogerie prend la crise de plein fouet, la fabrication de toiles de coton peintes – que l'on appelle les « *indiennes* » – tourne au ralenti et le monde de la finance végète.

Le signe le plus spectaculaire et qui prouve que les choses se passent mal, c'est la baisse démographique. Pendant ces années, Genève perd 15 % de sa population, qui passe de 26 000 habitants à 22 000. La mortalité, le manque d'attractivité de la ville et les ouvriers qui chôment et vont chercher du travail ailleurs en sont la cause.

L'annexion ouvre une ligne directe avec Paris. Quels sont les Genevois qui vont à la capitale pour y faire carrière ?

Ils ne sont pas nombreux. Mais certains vont quand même profiter de cette opportunité. Le cas le plus célèbre reste celui du général Dufour, qui entre à *Polytechnique*. Il y a également Wolfgang-Adam Töpffer, le père de Rodolphe, le dessinateur, dont la carrière va connaître un bel élan durant cette période. Il va exposer au Louvre, donner des cours de dessin à l'impératrice Joséphine, la première épouse de Bonaparte, recevoir une médaille d'or. On va même lui promettre la Légion d'honneur.

Et les Parisiens, vont-ils à Genève ?

Et pour y faire quoi ? A part Paris, toute la France est ennuyée sous l'Empire. Alors Genève, vous pensez !

Il y a quand même des Genevois qui vont regretter le départ des Français.

Peu, mais il y en a. Comme Jean Janot, un ancien syndic, qui qualifie « d'ennemie » l'armée autrichienne qui fait déguerpir les Français et il espère que Napoléon va lui tenir tête. Les gens de Versoix et de Carouge voient d'un mauvais œil leur rattachement à la Suisse. Ils vont d'ailleurs rester Français jusqu'au *Traité de Paris* de 1815 pour les premiers et au *Traité de Turin* de 1816 pour les seconds. A noter que le *redécoupage* de la carte de la république a été un vrai casse-tête !

Géographiquement, à quoi ressemble la Genève de 1813 ?

En fait, il s'en est fallu de peu pour que le territoire genevois conserve les limites du département du Léman. Mais tout le monde n'est pas d'accord. C'est une affaire diplomatique, certes, mais également confessionnelle. Il y a les Genevois qui se voient mal continuer à cohabiter avec une majorité catholique. Il y a surtout Talleyrand et Louis XVIII qui ne cèdent pas un pouce de terrain. Charles Pictet de Rochemont va négocier pied à pied. Le territoire concédé par la France, est comme un ensemble de « *confettis* » qui ne sont pas reliés entre eux. En 1813, ne sont genevois que Genthod (un grand bonjour à notre collègue, François Mazenod, Maire actuel de cette commune), Satigny, Dardagny et Russin. Sur l'autre rive, Jussy, Vandoeuvre, Cologny et Chêne-Bougeries. Tout le reste est français. On a juste assuré à Pictet de Rochemont que la route du Lac pourrait être empruntée sans péage. Du coup, en venant de l'est, on ne peut pas atteindre Genève sans passer par la France !

*Pourquoi-croyez vous que les Suisses sont arrivés en barque le 1^{er} juin 1814 ?
Certainement pas pour le plaisir du bateau !*

Le 29 décembre 1813, les Genevois retiennent leur souffle. L'occupant français livrera-t-il un baroud d'honneur face aux Autrichiens ?

En ce matin du 29 décembre 1813, Caroline Le Fort ouvre son journal intime. Elle n'y a rien écrit depuis le 27 décembre. Elle rassemble ses souvenirs des deux derniers jours et les couche sur le papier. Cette adolescente de 17 ans habite à la place du Puits-Saint-Pierre, entre la

cathédrale et l'Hôtel de Ville. C'est un emplacement de choix pour observer ce qui se passe et recevoir des renseignements de première main sur les événements en cours. « C'est aujourd'hui, à ce qu'il paraît, le grand jour, écrit Caroline en ce mercredi 29 décembre. Ces jours, il n'y avait rien eu de nouveau. On disait qu'ils n'arriveraient que le jeudi 30 ou vendredi 31, ce qui fait que l'on se tranquillisait. »

« Ils », ce sont les Autrichiens, dont on disait à Genève qu'ils n'étaient plus très loin de la ville. De leur approche dépend le départ des Français ou la guerre ! Les Français occupent la petite république depuis 1798. Ils en ont fait la préfecture du département du Léman.

L'Empire ayant succédé en 1804 à la République et Napoléon forçant les jeunes Genevois à s'enrôler dans son armée, le désir d'échapper à « l'ogre de Corse » domine désormais à Genève. En octobre 1813, la défaite française à Leipzig, suivie par l'entrée des Autrichiens en Suisse, fait naître des espoirs d'indépendance retrouvée.

Le préfet Capelle a plié bagage avec son administration le 26 décembre 1813 déjà, mais les Autrichiens n'étant toujours pas en vue le 28, il est revenu faire acte de présence un moment puis il a quitté la ville dans la nuit. Le Genevois Marc-Louis Rigaud, qui l'a rencontré ce jour-là, rapporte : « Je l'ai vu, un instant, à cinq heures ; comme je lui parlais de la défense de la place, il m'a dit que la situation était très tendue. »

Le 29 décembre 1813, Caroline Le Fort écrit qu'une « lunette » placée en haut d'une des tours de Saint-Pierre a permis aux observateurs de distinguer les premières troupes Autrichiennes du côté de Nyon. Dans les divers marchés de la ville, les Genevois s'arrachent les produits de la campagne, craignant de manquer du nécessaire en cas de siège. Nanette, la servante des Le Fort, constate que les prix ont augmenté fortement !

« Le bruit de l'arrivée des Autrichiens dans le Pays de Gex se confirme ; on croit que demain la ville sera cernée », écrit Marc-Louis Rigaud, le 29 décembre. Lui aussi habite près de l'Hôtel de Ville, dans la première maison de la rue des Granges donnant sur la rampe de la Treille.

Dans la nuit du 29 au 30 décembre 1813

La nuit du 29 au 30 est décisive. Quelques Genevois qui ont l'oreille du commandant de la garnison française, le général Nicolas Jordy, le persuadent de ne pas résister.

Dix ans plus âgée que Caroline Le Fort, la jeune Suzanne dite Suzy Revillod écrit à son frère Léonard : « Le général Jordy croit son honneur compromis, papa lui a alors dit que, n'étant pas en force de résister plus de quelques heures, il ne faisait, par là, qu'exposer la ville et ses habitants aux horribles suites d'un siège. »

Pour défendre Genève, les Français ne peuvent compter que sur leur propre garnison, composée d'environ un millier d'hommes. La garde nationale genevoise, quant à elle, est « bien décidée à s'emparer du général Jordy dans le cas où ses mesures nous exposeraient au moindre danger », précise le jeune Antoine Duvillard dans son propre journal des événements. On parle beaucoup en ce 29 décembre 1813, de l'honneur du général Jordy, que cet officier aux brillants états de service, voudrait sauver en organisant un « simulacre de résistance. Il ordonne en hâte des travaux de consolidation des fortifications.

Tandis que des citoyens comme le père de Suzy Revillod plaident auprès du commandant de la garnison pour une capitulation sans coup férir, d'autres vont au-devant des Autrichiens, tel le jeune Saladin fils d'un notable de la ville, qui se rend bride abattue à Nyon, auprès du commandant de l'armée autrichienne, le général-comte Bubna. A minuit le 29 décembre, Saladin père reçoit de la part de son fils un message exposant les termes de l'ultimatum imposé par le général autrichien : « Il cernera la ville demain, avec huit à dix mille hommes et plusieurs

batteries de canons ; il ripostera au premier coup de canon du général Jordy par un coup de canon inoffensif, puis sommerá la ville à se rendre sans condition. Il m'a donné sa parole de laisser Jordy rentrer en France, mais seul et sans garnison qui sera prisonnière de guerre.» Cette lettre du jeune Saladin est portée par Jean-Guillaume Revillod au général Jordy le 30 décembre à 6 h 30 du matin.

Le matin du 30 décembre 1813

Après une vingtaine de minutes de réflexion, le commandant français et son conseil de guerre font savoir que : contrairement aux exigences de Bubna, la garnison entière quittera la ville avant 9 heures. Le père de Suzy Revillod se rend alors à la porte de Cornavin, d'où son messenger s'en va en direction de Nyon apporter la nouvelle du départ des soldats du général Jordy. Les Français qui gardent les différentes portes de la ville sont remplacés par des miliciens genevois et la garnison se rassemble pour sortir par la porte Neuve.

Les nouvelles du général Jordy ne sont pas bonnes. Caroline Le Fort rapporte : « Le pauvre général a pris, cette nuit, une attaque d'apoplexie causée, l'on pense, par ses angoisses. Il est très mal en point et l'on souhaite qu'il meure. C'est ce qui serait le mieux pour lui ! » Cependant, bien soigné à l'Hôtel des Trois Rois, sis à la place Bel-Air, Nicolas Jordy guérira et pourra regagner la France, où il mourra en 1825. La voie est donc libre pour le général Bubna et ses troupes. Le temps de retrouver la clef de la porte de Cornavin, restée dans la poche de l'infortuné général Jordy et le commandant de la garde nationale, Michel Micheli, peut ouvrir la porte au général Bubna.

Caroline Le Fort voit les premiers Autrichiens dans la haute ville en début d'après-midi. Ils avaient tous une branche verte à la tête, en signe de paix. A mi-chemin de la rue de la Cité, le général Bubna voit descendre à sa rencontre un groupe de notables, en tête desquels il y a : Ami Lullin, Isaac Pictet, Joseph Des Arts et Pierre-Henri Gourgas, le noyau du tout nouveau Conseil provisoire constitué pour gouverner la république restaurée. Ces messieurs et quelques autres se retrouvent à 16 h. à l'Hôtel de Ville pour une première séance de travail. Ils mettent au point le texte de la proclamation qui sera datée du 31 décembre 1813 – car imprimée ce jour-là – et lue le 1^{er} janvier 1814 sur les places de la ville.

Le 30 décembre 1813 au soir

Les Autrichiens ne sont pas venus en envahisseurs mais en libérateurs. Et même si l'hypothèse d'un rattachement de Genève à la Suisse est déjà dans bien des esprits, le Conseil provisoire n'en fait pas état. L'heure est à la restauration du régime patricien d'avant l'époque révolutionnaire et au retour aux anciennes frontières de la république. Dès le 30 décembre au soir, le principal souci des Genevois est savoir comment cohabiter avec les troupes autrichiennes entrées en ville et celles réparties dans les environs.

Le 31 décembre 1813

Et Caroline Le Fort, de conclure le 31 décembre : « Papa dit qu'on a un moment d'enthousiasme à cette idée de république, et qu'ensuite l'on sera, peut-être, moins heureux. » Un présage qui ne se réalisera heureusement pas, grâce à l'entrée de Genève dans la Confédération helvétique en 1815.

C'est arrivé avant...

1707 Premiers troubles genevois. Exécution de Pierre Fatio. **1762**..Affaire Rousseau. Le philosophe genevois est condamné. **Vers 1780** A l'euphorie économique locale succède un certain marasme. **1782** Révolution genevoise. Sa victoire amène une intervention étrangère. Exil de nombreux meneurs et sympathisants à Paris et en Allemagne. **1792-1794** Révolutions genevoises sur l'exemple de la France, qui a envahi la Savoie. Petite « Terreur » en 1794.

1798 Annexion par la France après des années de grignotage par les partisans de Paris. Genève devient le chef-lieu du nouveau département du Léman.

C'est arrivé après...

1814 Les Suisses débarquent au Port-Noir le 1^{er} juin. Genève est acceptée par la Confédération en automne.**1815** Naissance du canton, dont il s'agit de redessiner les frontières avec l'accord de la France et du royaume du Piémont pour la partie savoyarde. **1816-1817** Dernières famines suisses. **1841** Premier coup d'éclat contre le régime conservateur mis en place par la Restauration. **1846** Succès de la révolution radicale de James Fazy. **1848** Le lien fédéral se resserre avec une nouvelle Constitution. **1914** Genève fête dans la liesse le centenaire du rattachement à la Suisse.

Et, chers (ères) collègues, pour la bonne compréhension, rien ne vaut mieux que le plan des opérations ci-joint

- Dis donc, Renzo, quelle histoire ! Hum !
- Tu as raison, mon cher Ego. DEt, comme tu as pu t'en rendre compte, je me suis borné à l'essentiel des faits. Je pense très sincèrement, qu'il fallait le faire ne serait-ce que pour rendre hommage à ces valeureux citoyens et citoyennes de l'époque...

Amitiés. CARDINI Renzo